

Marie-Christine GOMEZ-GERAUD

## LA CURIOSITÉ, QUALITÉ DU VOYAGEUR ? SUCCINCTE ENQUÊTE SUR LA LITTÉRATURE VIATIQUE DU XVI<sup>E</sup> SIÈCLE

« Je pourrais imputer à la curiosité, partie l'art de naviger et voyager en pays lointains, dont on rapporte des coutumes estranges et corruptions de mœurs ». Ainsi s'exprime Matthieu Coignet, auteur de *l'Instruction aux princes pour garder la foy promise*, publié à Paris en 1584, avant de citer l'exemple fameux de curieux « tragiquement disparus », dont Pline l'Ancien, « suffoqué des flammes et vapeurs du Montgibel<sup>1</sup> ». La curiosité, qualité du voyageur ? Le problème est bien posé en ces termes dans ce texte qu'on peut rattacher à la littérature morale. Quant à lui, Henri Lancelot-Voisin de la Popelinière va plus loin quand il affirme : « la curiosité du Gentilhomme, ne le peut affectionner à si long temps demeurer en un lieu, qu'il aye temps et loisir suffisant de s'enquerir de toutes choses rares<sup>2</sup> ». Il établit une relation étroite entre voyage et curiosité. Mais il signale en même temps que le mouvement irrépressible et désordonné engendré par la curiosité, « quelque dangereuse qu'elle fust, des plus singulieres choses qui fussent es pays voisins<sup>3</sup> », interdit la poursuite méthodique et raisonnée du savoir. En favorisant la dispersion des intérêts, en suscitant une forme d'excitation des sens appelés à goûter toujours plus de nouveauté, pour le seul plaisir de voyager, la curiosité serait ainsi nuisible au corps et à l'âme, et vaine pour la science.

Ces propos qui tendent à moraliser sur le mode chagrin l'activité viatique sont formulés de l'extérieur. Une telle prudence, un peu frileuse, est-elle l'apanage des « viateurs » ? L'immensité de la bibliothèque des *Voyages* à la Renaissance, la diversité des expériences et des rédacteurs force à la nuance. Il ne sera pas question ici d'examiner un comportement du voyageur, entreprise d'ailleurs toujours sujette à caution dans ces récits où la mise en scène de soi exige une interprétation prudente et minutieuse, mais de repérer la manière dont le discours viatique envisage la curiosité à l'aube des Temps modernes. Sérieusement mise en examen dans les livres de pèlerinage, elle fait l'objet d'une réhabilitation contrastée dans les liminaires des ouvrages à prétention savante. Suivant quels modes ? C'est ce que nous nous efforcerons d'examiner ici en vue de définir ce que curiosité veut dire, sans toutefois prétendre défricher un sujet qui a déjà retenu spécifiquement l'attention de plusieurs universitaires, parmi lesquels Christian Zacher<sup>4</sup>, Gaudenzio Bocazzi<sup>5</sup>, François

---

<sup>1</sup> Matthieu Coignet, *Instruction aux princes pour garder la foy promise*, Paris, Jacques du Puys, 1584, p. 258.

<sup>2</sup> Henri Lancelot Voisin de la Popelinière, *L'Histoire des histoires*, Paris, Jean Houze, 1599, p. 439.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Christian K. Zacher, *Curiosity and Pilgrimage. The Literature of Discovery in 14<sup>th</sup> Century England*, Baltimore-London, John Hopkins University Press, 1976.

<sup>5</sup> « La curiosité du voyageur au XVI<sup>e</sup> siècle ou l'art d'apprendre et de se parfaire par les voyages », *La Curiosité à la Renaissance*, SFDS, SEDES-CDU, 1986, p. 49-62.

Laplanche<sup>6</sup> et Frédéric Tinguely<sup>7</sup>. Une telle rencontre à ce carrefour prouve au moins l'intérêt du sujet.

#### LES PARADOXES DU PELERIN

La difficulté de l'examen du corpus viatique concerne d'abord sa variété, ce « genre sans loi<sup>8</sup> », pour citer Roland le Huenen, ou « métoyen<sup>9</sup> » pour reprendre la fine caractérisation de Sylvie Requemora, étant caractérisé par son instabilité formelle et son aptitude à accueillir des discours d'origine et de nature diverses. La démarche du marchand n'est pas celle de l'homme de guerre, qui ne ressemble en rien à celle du pèlerin, laquelle ne saurait être assimilée à celle du savant. On pourrait allonger de beaucoup la liste. La curiosité des uns et des autres – entendue simplement comme désir de voir - ne s'applique pas non plus aux mêmes objets. Nicolas de Nicolay, ingénieur militaire, se montre plus curieux de relever les emplacements et les caractéristiques des place-fortes ; Pierre Belon recherche les plantes et les animaux en s'efforçant de les classer suivant leur espèce et leur implantation géographique ; Jacques Lesaige, pèlerin, dresse des listes de reliques et d'indulgences ; et comme il est marchand de son état, il relève le prix des denrées, partout où il passe, avec une précision maniaque.

Considérons de plus, qu'on ne voyage guère au XVI<sup>e</sup> siècle pour divaguer par le vaste monde en seule quête de « curiosités » : on remplit avant tout une tâche, un office, une mission. Le savant Pierre Belon du Mans n'a pas manqué de le remarquer, dans la préface à ses *Observations*, qui, pour valoriser son ouvrage, note avec pragmatisme que les voyages en général sont peu propices à l'exercice d'une curiosité de savant, de toutes manières bien ordonnée. « Ceux qui entreprennent un voyage lointain en estrange pais pour leur affaire particulier, sont plus curieux (c'est-à-dire ici : préoccupés, *ndr*) de chercher les choses necessaires pour mettre fin à leur deliberation, que d'employer le temps à quelques autres observations dont ilz n'ont congnoissance<sup>10</sup> ».

La curiosité, envisagée et pratiquée avec prudence, ne saurait être de mise que si elle ne détourne pas le voyageur du but de sa pérégrination. Sans doute est-ce pourquoi les avertissements contre un désir désordonné de voir le monde sont un lieu commun de la relation de pèlerinage.

Au XV<sup>e</sup> siècle, la sévère *Imitation de Jésus-Christ*, sans condamner absolument le pèlerinage, relevait, en reprenant des propos déjà formulés au Moyen Âge : « Sæpe in talibus videndis est curiositas hominum, est novitas invisorum, et modicus reportatur fructus emendationis<sup>11</sup> ». Souvent donc, on part en pèlerinage poussé par la curiosité et le désir de voir des choses nouvelles. Aussi en retire-t-on peu de profit spirituel. Nombre de récits, dans leur discours d'escorte, condamnent explicitement l'œil qui

---

<sup>6</sup> François Laplanche, « A travers les récits de voyage en Terre sainte (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles). Le dévot, le curieux, le savant », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem*, 7/2000, automne 2000, p. 59-65.

<sup>7</sup> Frédéric Tinguely, « Janus en Terre sainte : la figure du pèlerin curieux », *Revue des Sciences Humaines*, 245, 1997, p. 51-65.

<sup>8</sup> Roland Le Huenen, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? », *Littérales, Les Modèles du récit de voyage*, 7, 1990, p. 14.

<sup>9</sup> Sylvie Requemora, « Du roman au récit, du récit au roman : le voyage comme genre 'métoyen' au XVII<sup>e</sup> siècle, de Du Périer à Regnard », *Roman et récit de voyage*, textes réunis par Philippe Antoine et Marie-Christine Gomez-Géraud, Paris, PUPS [Imago Mundi], p. 25-36.

<sup>10</sup> Pierre Belon du Mans, *Observations de plusieurs singularitez*, Paris, Gilles Corrozet, 1553.

<sup>11</sup> Thomas de Kempfen, *Opera*, Paris, Jean de Roigny, 1549, fol. 25.

recherche les séductions du siècle sur les routes des sanctuaires. Ainsi d'Anthoine Regnaut dont la relation de voyage à Jérusalem est publiée en 1573 :

La premiere instruction est, à intention d'aller voir, et visiter avec effusion de larmes les saintz lieux, que Dieu a esleuz et choisis en ce monde pour rachepter nature humaine. Et non pas affin de voir le monde, ou par exaltation de dire j'ay esté voir, et ay veu le pays pour estre estimé du monde, ainsi comme aucuns font, desquelz nostre Seigneur dit en l'Évangile : Receperunt mercedem suam<sup>12</sup>.

Deux remarques ici s'imposent. D'abord, la mise en garde est double. Elle s'applique à la curiosité (« voir le monde ») et au désir de vaine gloire qui ressortit à l'orgueil. Par ailleurs, la référence à Mt 6, 2, 5 et 16 (« receperunt mercedem suam ») est intéressante dans la mesure où elle rapporte les paroles du Christ fustigeant les hypocrites qui prient, jeûnent et font l'aumône en public, pour se faire voir d'autrui. Les mises en garde formulées par Jean du Blioul dans la version française de son récit de pèlerinage publié en 1601 offre une variation sur le thème :

Je ne parle pas de ceux, qui sont curieux de veoir plusieurs autres provinces comme Arabie, Egypte, Syrie, et qui soubz ombre de ce pelerinage [de Jérusalem], vont traffiquer en Alep la ville la plus marchande de tout le monde : comme font les Vénitiens pour la plupart<sup>13</sup>.

Ainsi, la tentation de la vanité ou du lucre guette le pèlerin tout autant – et peut-être plus – que la curiosité mondaine qui risque de l'éloigner d'une curiosité bonne, celle qui consiste à voir les Lieux saints non pour réjouir les sens, mais pour sanctifier le regard par la contemplation du théâtre du salut. L'acte de voir, dans la démarche du pèlerinage, constitue d'ailleurs un sérieux paradoxe. Que voit en effet le pèlerin des lieux liés à l'histoire du salut, quand il marche de sanctuaire en sanctuaire, de pierre balisée en station supposée ? Rien de ce qui fut à proprement parler, mais il approche de son corps le lieu du Mystère et, dans la démarche liturgique propre au pèlerinage, il voit au-delà du lieu et de l'instant présents, l'acte de salut accompli par le Christ et rapporté par les Évangiles. Les Lieux saints sont décevants pour les sens. Au demeurant, il n'y a pas grand-chose à voir, même si les franciscains, installés à Jérusalem depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, se sont efforcés de transformer la Cité de David en un gigantesque art de mémoire où le pèlerin est invité à scruter les pierres pour y discerner quelques traces attestant l'un ou l'autre des épisodes évangéliques. En fait, le Lieu saint révèle une autre réalité, éternelle, celle-là et invisible aux yeux de la chair. Comme l'image dans la tradition catholique, le Lieu saint mène *per visibilia ad invisibilia*. Le désir de voir appliqué aux Lieux saints suppose donc l'immédiat dépassement du simple acte de voir ; il interdit de s'arrêter aux *realia* provisoires pour se recentrer sur les réalités éternelles et invisibles. En un mot, la seule sainte curiosité consiste à désirer voir l'Invisible. Le spectacle du monde n'a de sens que dans son dépassement même.

Il n'empêche. Le pèlerin traverse le monde et peut se laisser envoûter par ses charmes avant d'arriver au sanctuaire. Il ne marche pas, comme le pèlerin idéal imaginé par le jésuite Gaspar Loarte dans son *Trattato delle sante peregrinationi* (1575),

---

<sup>12</sup> Antoine Regnaut, *Discours du voyage d'outre mer au Saint Sepulcre de Jerusalem*, Lyon, 1573, p. 1.

<sup>13</sup> Jean du Blioul, *Le Voyage de Hierusalem et Pelerinage des saints lieux de Palestine*, Besançon, Nicolas de Moingesse, 1601, p. 13.

dans un cloître à ciel ouvert où il ne verrait les créatures que comme les marches d'un escalier (« scalini ») qui serviraient à monter vers la connaissance et la contemplation du Créateur.

Le creature ti serviranno di scalini come dice il Savio per montare per essi alla cognitione, e consideratione del creatore, della quale potrai cavare gran refrigerio e recreatione<sup>14</sup>.

Si la Contre-réforme insiste tant sur cet aspect de l'art de pérégriner avec profit, c'est peut-être parce que, comme l'écrivait jadis Frédéric Tinguely, en l'automne du Moyen Âge, on assiste à l'émergence du type du « pèlerin curieux », dans des récits définis comme « continuellement travaillés par de fortes tensions reflétant probablement la situation inconfortable dans laquelle se trouvent leurs auteurs<sup>15</sup> », contraints de se justifier d'une curiosité aux limites de la piété.

L'examen de textes caractéristiques de l'esprit et du style de la Contre-réforme permet de revoir la question sous un jour nouveau et à l'épreuve de la longue durée. Deux récits, l'un publié en 1615, l'anonyme *Pèlerin véritable* qui eut surtout un écho dans le milieu de la cour de Louis XIII, et le *Bouquet sacré des fleurs de la Terre sainte* du franciscain Jean Boucher, publié pour la première fois en 1614 et plus de cinquante fois jusqu'à la veille de la Révolution, y compris en éditions pirates qui attestent son succès, serviront ici d'échantillons prospectifs. L'Anonyme n'a de cesse de stigmatiser la curiosité, en opposant celui qui fait le voyage « par bonne volonté et sainte inspiration » et celui qui pérégrine « par vanité et curiosité<sup>16</sup> » et en promettant au curieux un châtement immédiat. Il multiplie les conseils pour prémunir contre la tentation un voyageur « plus mondainement curieux que saintement dévotieux » : « que la curiosité ne l'emporte à contempler les forteresses mal à propos », « qu'il ne soit curieux d'apprendre leurs langues », « qu'il ne soit curieux que bien à propos d'aller voir leur justice<sup>17</sup> ».

On notera toutefois qu'il s'agit moins ici d'interdire que de donner un cadre propice au bon exercice de la curiosité des choses mondaines en établissant des règles susceptibles de garantir la sécurité du voyageur. À l'inverse, même s'il rappelle l'antique opposition entre « œil curieux » et « zèle dévotieux<sup>18</sup> » dans son avertissement au lecteur, Jean Boucher réhabilite très vite une curiosité qui, dans un premier temps concerne la Bible ou la théologie de l'Histoire, mais qui s'applique bientôt aux *realia* de l'Orient : « Je veux déclarer aux curieux que c'est du Sanhédrin ». Pourquoi les musulmans sont-ils les maîtres de Jérusalem ? Voilà, écrit le franciscain, une question qui « pourra travailler l'esprit de quelques curieux ». Contenter et

---

<sup>14</sup> Gaspar Loarte, *Tratatto delle sante Peregrinationi dove s'insegna il modo di farle con molto frutto spirituale*, Venise, D. et G.-B. Guerra, 1575, p. 73. Cette image est reprise dans l'ouvrage du cardinal Robert Bellarmin, un autre jésuite, *De Ascensione mentis in Deum per scalas rerum creatarum, opusculum*, Coloniae, apud J. Kinckium, 1615.

<sup>15</sup> F. Tinguely, « Janus en Terre sainte », p. 58.

<sup>16</sup> *Pèlerin véritable*, Paris, L. Febvrier, 1615, p. 113 : « [...] car s'il est desirieux de faire penitence pour la remission de ses pechez, s'il apprehende la Justice de Dieu, et qu'il desire aller aux saints lieux, faire sa penitence, gagner les indulgences, et là luy demander pardon de ses fautes, il est à croire qu'il y est porté d'une bonne volonté et sainte inspiration : comme d'autre part s'il y va par vanité et curiosité, il sera facile de juger le contraire, et recevra son salaire dès l'heure de son partement. »

<sup>17</sup> *Id.*, p. 135 et 136.

<sup>18</sup> Jean Boucher, *Bouquet sacré des plus belles fleurs de la Terre sainte*, éd. M.-C. Gomez-Géraud, Paris, Champion, 2008, p. 51.

satisfaire la curiosité du lecteur est assumé comme un objectif légitime<sup>19</sup>, surtout de la part d'un franciscain que ses familiers reconnaissent « assez curieux de voir les choses de la Terre sainte<sup>20</sup> » et capable de définir la curiosité comme « commune et familière à tous beaux esprits<sup>21</sup> », apanage certain de la noblesse française<sup>22</sup>. Le *topos* du voyageur héroïque, prêt à braver les périls pour voir et savoir, est largement sollicité dans le *Bouquet sacré*<sup>23</sup>. Remarquons enfin : il n'y a ni complexe, ni processus d'autojustification, mais un jeu d'auteur assumé quand Jean Boucher reprend à son propre compte, non sans exagération, l'aventure tragique de Pline l'Ancien, disparu dans l'éruption du Vésuve le 24 août 79, sa curiosité scientifique l'ayant poussé à contempler de trop près le phénomène<sup>24</sup> : « Je m'en allais à Poussolles et aux environs, pour voir le mont Vésuve, cadet du mont Gibel, où ma trop grande curiosité pensa me perdre, pour m'être trop approché de sa bouche vomiflamme<sup>25</sup>. » Au lecteur d'imaginer les détails de l'aventure, si toutefois aventure il y eut : Jean Boucher n'en livre aucun. Il se garde bien aussi de rappeler la mort du vieux Romain, qui avait, quant à lui, de bonnes raisons de risquer sa peau, et en tout premier lieu, le service de la science.

La raison de cet aveu de curiosité, le lecteur la trouve peut-être sous la plume de l'anonyme de 1615. Il faut, écrit-il,

[...] imbuer [le lecteur] de quelque bonne doctrine, exemples et preceptes, où il est souvent difficile de l'attirer s'il n'y a de la curiosité entremeslée, pour l'y porter et luy faire plustost gouter ce qui est de son salut, ce qu'autrement il mespriseroit du tout.<sup>26</sup>

À peu d'années de la publication de l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales (1608), la tactique de l'écrivain dévot consiste à faire feu de tout bois pour rendre aimables et attirants les chemins qui mènent à Dieu. Jean Boucher ne le dit pas expressément, mais il joue du récit d'aventures ou des ressources du beau style pour séduire un lecteur qui se laisse prendre avec délices aux pièges du récit. Or, chez cet auteur, les stratégies narratives cultivent l'*excursus*, qu'il s'agisse du pieux *excursus* où le franciscain remâche les Écritures et abandonne momentanément la relation de son voyage pour entrer en méditation et solliciter la méditation de son lecteur, qu'il s'agisse aussi de l'anecdote où le voyageur se met en scène, suivant un processus complexe d'héroïsation parodique. Cette disposition du texte ne figure-t-elle pas l'itinéraire habituel du pèlerin curieux qui musarde un instant sur les routes orientales avant de retrouver le train de l'exercice dévot ? Qui se décentre pour mieux se recentrer<sup>27</sup> ? Pareille curiosité mondaine pourrait s'appeler « divertissement ». Mais au

---

<sup>19</sup> Voir *Id.*, les pages 250 et 376.

<sup>20</sup> *Id.*, p. 262.

<sup>21</sup> *Id.*, p. 342.

<sup>22</sup> Voir dans l'édition de 1620, reproduite dans notre propre édition, la page 518 où Jean Boucher met la curiosité au rang des qualités spécifiques de la noblesse en l'associant à l'esprit belliqueux, à la libéralité et à la courtoisie, avant de déplorer sa dégradation chez les nobles de son temps.

<sup>23</sup> Voir sur ce point l'anecdote rapportée durant tout un chapitre (*Bouquet sacré*, I, 11, p. 118-124). Le « péril fâcheux » où l'auteur faillit être bastonné a pour cause sa curiosité du « puits de Joseph », situé dans le « château du Grand Caire ».

<sup>24</sup> Sur le récit de la mort de Pline l'Ancien, voir Pline le Jeune, *Epistola*, VI, 16.

<sup>25</sup> J. Boucher, *Bouquet sacré*, p. 411.

<sup>26</sup> *Pèlerin véritable*, p. 574.

<sup>27</sup> Sur le sujet, nous renvoyons à notre article « Le *Bouquet sacré* de Jean Boucher : une poétique du décentrement », *La Renaissance décentrée*, éd. F. Tinguely, Genève, Droz, THR n° 440, 2008, p. 49-59.

lieu de se voir âprement critiquée, cette tendance centrifuge dans la quête des « fantaisies dispersantes dont se rend coupable l'esprit humain blessé par le péché<sup>28</sup> » est mise à profit pour un meilleur service spirituel. Le lecteur suit pas à pas un pèlerin curieux qui balise pour lui sûrement les routes du siècle afin de lui montrer les voies du Ciel.

#### CURIOSITAS OU STUDIOSTAS ?

À y bien penser, la condamnation de la curiosité telle qu'elle fut pensée par saint Augustin est toujours de mise à la Renaissance, au moins en partie, dans le corpus des récits de pèlerinage. Un auteur comme Jean Boucher, qui semble sur ce point se rapprocher de la tendance que Louis Bremond appelle « l'humanisme dévot<sup>29</sup> », travaille moins à réhabiliter la curiosité qu'à la convertir. Quittons maintenant le champ du pèlerinage aux Lieux saints pour examiner des relations de voyage qui, dès leurs pièces liminaires, affichent une fonction savante et dressent des listes de voyageurs<sup>30</sup> en vue de dessiner un *ars peregrinandi*. C'est là un *topos* attendu au seuil des récits viatiques à la Renaissance ; il nous intéresse particulièrement dans la mesure où il assigne une place au principe de curiosité comme moteur de la démarche épistémologique.

Dans sa « préface à la louange des pérégrinations et observations étranges », le géographe du roi Charles IX, Nicolas de Nicolay, évoque les voyages du « restaurateur du monde », Noé<sup>31</sup>, qui traversa « toutes les parties du monde habitable », « tant pour épandre les restes du genre humain, distribuer la sapience à lui divinement donnée, les justes lois, les bonnes sciences et les choses utiles à la conservation de la vie humaine, que pour voir et lustre le monde<sup>32</sup> ». Après Hercule, qui « environna et chercha le monde [...] pour purger par contreforce vertueuse des maux violents<sup>33</sup> » vient Pythagore chrysomère<sup>34</sup>, qui « traversa les mers pour aller aux chaldéens d'Égypte et aux mages des Perses pour apprendre leurs arcanes mystères<sup>35</sup> ». Nous n'épuiserons pas ici la liste. Signalons néanmoins que les noms de Néarque, d'Onésicrite, de Pline et des voyageurs modernes sont sollicités, jusqu'à Nicolay lui-même : l'auteur veut célébrer en eux la figure topique du « diligent annotateur des choses vues<sup>36</sup> » qu'ils ont recherchées au cours de leurs voyages, bref du curieux.

---

<sup>28</sup> André Godin, « Érasme : ' pia/impia curiositas ' », *La Curiosité à la Renaissance, op. cit.*, p. 34.

<sup>29</sup> Louis Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, tome I, « L'humanisme dévot », Paris, Bloud et Gay, 1924. Jean-Pierre Camus, dans son entreprise romanesque est l'un des meilleurs représentants de cet effort de conversion des désirs du monde.

<sup>30</sup> Voir en particulier le récit de Nicolay, cité *infra* et la préface aux lecteurs au seuil des *Singularitez de la France antarctique* d'André Thevet, Paris, Maurice de la Porte, 1558.

<sup>31</sup> Associé à Osiris, Dionysos et Saturne.

<sup>32</sup> Nicolas de Nicolay, *Dans l'empire de Soliman le magnifique*, éd. M.-C. Gomez-Géraud et S. Yérasimos, Paris, Presses du CNRS, 1989, p. 47. L'édition princeps des *Quatre livres des navigations et pérégrinations* sort des presses de Guillaume Roville à Lyon en 1568.

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> À la cuisse d'or. Voir Plutarque, *Vie de Sertorius*, XXVII, 31.

<sup>35</sup> N. de Nicolay, *Dans l'empire de Soliman*, p. 47.

<sup>36</sup> *Id.*, p. 48. La formule désigne explicitement Pierre Belon du Mans (1517-1565), savant naturaliste qui voyagea dans l'Empire turc entre 1547 et 1549. Il rapporta de ses pérégrinations un livre intitulé *Observations de plusieurs singularités* (Paris, 1553).

Comme l'écrit André Thevet – et comme l'avait fait avant lui Bernhardt von Breydenbach<sup>37</sup> – au seuil de la préface à sa *Cosmographie de Levant* en alléguant un lieu commun tiré d'Aristote, « l'homme appète naturellement voir et savoir<sup>38</sup> ». Le désir de voir pour savoir s'apparente donc ici à une curiosité bien réglée, puisqu'elle est conforme à la vocation que Dieu assigne à l'homme, roi de la Création. « Au lieu de rester comme une tortue en sa maison<sup>39</sup> », il a pour devoir, à l'instar du bon souverain, de se montrer

[...] curieux et sollicitement désirant de circuire, si possible est, son mondain empire, le voir, visiter et connaître en toutes ses parties et toutes les choses mémorables qui y sont, pour satisfaire à Nature et au Seigneur Dieu, qui a ordonné et proposé l'homme ratiocinant pour être spectateur et contemplateur de ses œuvres admirables, à sa gloire et louange avec action de grâces<sup>40</sup>.

On remarquera qu'il n'est pas question nommément de curiosité, sous la plume de Nicolay : la quête d'une connaissance encyclopédique s'ajuste au plan divin. En le réalisant, l'homme n'outrepasse pas sa condition ; bien au contraire, il l'accomplit, si bien que le curieux voyageur est aussi diligent adorateur de Dieu dans ses œuvres. Dès lors, la remarque de Jean de Léry, au premier chapitre de son *Histoire d'un voyage au Brésil*, n'a plus de quoi étonner, quand il décrit en ces termes « le motif et occasion » de son départ pour Guanabara : « tant pour la bonne volonté que Dieu m'avoit donnée dès lors de servir à sa gloire, que curieux de voir ce monde nouveau, fus de la partie<sup>41</sup> ». Cette déclaration qui place à parité le service de Dieu et le plaisir avoué de la nouveauté s'explique alors sans difficulté : le voyageur qui découvre le monde est appelé à admirer les œuvres de nature dans leur diversité infinie et à louer ainsi le Créateur de toutes choses. Nul besoin dès lors pour le cordonnier des antipodes de justifier sa curiosité par le service du savoir !

Loin d'être originale, la préface de Nicolay s'inscrit dans la thématique développée par nombre d'autres discours humanistes sur l'art de voyager. L'on pourrait soumettre à la même analyse les propos de Pierre Belon<sup>42</sup> du Mans ou d'André Thevet. Si comme l'écrit le cosmographe, « Dieu le Createur ayme les Viateurs<sup>43</sup> », c'est parce que « la Peregrinacion nous cause sagesse, acquiert un sens commun, et fait que nous semblions estre tousjours enfans<sup>44</sup> », puisque le voyageur se met à l'école du monde, où il élabore la science géographique mieux que dans les livres. Ainsi donc, le discours viatique officiel construit la figure d'un voyageur capable d'héroïsme, bravant les périls pour conquérir *de visu* un savoir assuré sur le monde,

---

<sup>37</sup> Auteur des *Sanctarum peregrinationum*, Mayence, E. Reuwich, 1486. Ce chanoine de Mayence voyage en 1483. Son livre connut un succès important jusque dans les années 1520 et fut traduit en plusieurs langues.

<sup>38</sup> André Thevet, *Cosmographie de Levant*, éd. F. Lestringant, Genève, Droz, THR n° 203, 1985, p. 13. La citation provient de la *Métaphysique* d'Aristote.

<sup>39</sup> *Id.*, p. 47.

<sup>40</sup> N. de Nicolay, *Dans l'empire de Soliman*, p. 45.

<sup>41</sup> Jean de Léry, *Histoire d'un voyage en la terre de Brésil*, éd. Frank Lestringant, Paris, Librairie générale française, 1994, p. 111-112.

<sup>42</sup> Dans la préface du premier livre des *Observations de plusieurs singularitez et choses memorables* (édition de Paris, Guillaume Cavellat, 1555), Pierre Belon du Mans se défend de s'être livré à une curiosité inutile. Y a-t-il d'ailleurs pour le savant, une curiosité inutile ? C'est au désir de connaître que Pierre Belon attribue tous les progrès de l'humanité, dans l'ordre du savoir, comme de la technique.

<sup>43</sup> André Thevet, *Cosmographie de Levant*, p. 14.

<sup>44</sup> *Ibid.*

conformément à sa vocation de créature de Dieu, mais aussi pour chercher une sagesse, fruit de l'expérience et de la confrontation avec les coutumes des peuples étranges. Dans ce processus, les écrivains voyageurs ne manquent pas d'insister sur la nécessaire mesure à observer dans la quête du savoir, comme dans celle de la richesse pour laquelle tant de marchands bravent les périls des mers. Le cadre paraît donc établi pour réguler les instincts les plus communs et les plus méprisables comme la quête de la « vaine gloire<sup>45</sup> », la recherche immodérée du profit ou encore une curiosité facile à concevoir comme principe situé au carrefour de la *libido sentiendi* et de la *libido sciendi*.

À cet égard, il vaut la peine de revenir un instant sur l'élaboration du type du voyageur savant, évoquant les prestigieux exemples des philosophes de l'Antiquité partis pour « circuire » le monde. Se mettre sous le patronage des amis de la sagesse revient peut-être à exorciser les risques de déviance d'une quête susceptible de dégénérer en divagation futile. Loin de voir ici un ornement gratuit, ou la pièce obligée d'un liminaire qui veut frapper le livre du sceau des meilleures autorités, il faut prêter attention à ces figures qui renouvellent le modèle du *studioso* en élargissant son espace<sup>46</sup> et en lui donnant mobilité. Nicolay, Belon et Thevet combinent les deux modes d'appréhension du savoir que sont l'expérience viatique et l'érudition acquise dans les bibliothèques.

Il faut maintenant revoir la curiosité à la lumière d'une nouvelle notion, celle de l'application studieuse, la vertu à laquelle, précisément, s'applique le *studioso*. Comment, à ce stade de la réflexion, ne pas songer à la place précise que les deux termes détiennent dans la *Somme théologique* ? Ils occupent respectivement les questions 167 et 166 de la deuxième partie consacrée à la vie morale. Si ces deux notions sont examinées successivement, c'est bien évidemment parce qu'elles entretiennent un lien entre elles. Sans insister sur les éléments de comparaison précis existant entre les réflexions du Docteur angélique et certains propos déclinés dans les textes liminaires antérieurement cités, on peut résumer l'argumentation qui constitue le soubassement d'une pensée sur la curiosité en quelques points. Saint Thomas, qui commence par opposer *curiositas* et *studiositas*<sup>47</sup>, arrive à la conclusion que la modération du désir de connaissance – lequel est naturel aux hommes, comme l'écrit Aristote – appartient en propre à l'application studieuse.

---

<sup>45</sup> Des récits restés manuscrits à leur époque attestent cette disposition. Ils sont l'œuvre de jeunes gens cherchant la gloire en se mesurant gratuitement au danger. Philippe du Fresne Canaye part pour Constantinople contre l'avis de son père, estimant œuvre héroïque que d'accomplir un voyage lointain, (Ph. Canaye, *Voyage du Levant*, trad. et notes H. Hauser, Paris, 1897, p. 3). François de Pavie qui part en Orient en 1585 (ms BNF NAF 6277) veut entreprendre « un voyage que la distance, et que le danger fit plus estimer » (fol. 1).

<sup>46</sup> La peinture renaissance qui multiplie les représentations du *studioso* souvent sous le visage de saint Jérôme ouvre d'ailleurs peu à peu l'espace du *studiolo* et le dote de fenêtres qui laissent entrevoir le monde extérieur dans l'espace traditionnellement consacré à la vie intérieure. On pense évidemment à l'œuvre d'Antonello da Messina, élaborée en 1475 et conservée à la National Gallery de Londres : le cadre de la représentation s'ouvre de tous côtés, laissant entrer la lumière et voir le paysage. Voir Daniel Russo, *Saint Jérôme en Italie. Étude d'iconographie et de spiritualité religieuse, XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, Rome-Paris, École française de Rome/La Découverte, [Images à l'appui], 2, 1987.

<sup>47</sup> « [...] considerandum est de studiositate, et curiositate sibi opposita », Thomas d'Aquin, *Summa theologica*, pars II, quaest. 166, *premium*.

[Homo] secundum animam naturaliter desiderat cognoscere aliquid, unde et philosophus dicit, in *I Metaphys.*, quod *omnes homines naturaliter scire desiderant*. Moderatio autem huius appetitus pertinet ad virtutem studiositatis<sup>48</sup>.

Il affirme encore que l'on empêche la curiosité par l'exercice d'une « studiosité » modérée (« curiositas prohibetur per studiositatem moderatam<sup>49</sup> »). En effet, pour saint Thomas d'Aquin, la curiosité est et reste un vice (*vitium*) - c'est elle qui explique le péché de l'origine ; à tout le moins, elle doit être considérée comme un désir déréglé, qui éloigne l'homme de la recherche et de la connaissance du souverain bien.

Dans ces conditions, la curiosité des voyageurs à l'époque de l'humanisme, ne serait-elle pas alors assimilable à la *studiositas* thomiste, cette vertu éloignée des excès, ordonnée à la recherche de la vérité ? C'est ce dont, semble-t-il, cherchent à convaincre les auteurs de relations viatiques à prétention savante, quand ils constituent avec rigueur le cadre d'une curiosité utile et bonne, conforme au plan du Créateur et à la vocation de l'homme. Le terme de « curiosité », qu'ils utilisent, les uns après les autres, dénoterait alors le soin studieux de l'observateur, « annotateur des choses vues ».

Ainsi donc, la succincte enquête ici engagée amène à conclure sur l'idée d'une réhabilitation de la curiosité dans l'expérience et la littérature viatiques à la Renaissance. Dans le cadre strict du récit de pèlerinage, c'est de récupération et de conversion de la curiosité qu'il faut parler, pour le profit spirituel du lecteur. Dans le cas des *Voyages* à vocation scientifique ou qui tentent de se définir comme tels, il serait un peu court de dire que la justification du savoir sauve la curiosité. Si cette curiosité se voit valorisée, si le « viateur », aimé de Dieu, est capable d'ouvrir grands les yeux sur le monde sans céder à une fâcheuse dispersion de ses intérêts, et sans non plus perdre de vue le Créateur quand il a sous les yeux les charmes des inventions de Nature, c'est parce que, dans l'univers des érudits de la Renaissance, la curiosité n'est rien d'autre qu'une *studiositas*. Affaire de mots ? Il n'empêche : dans ces déplacements, il semble bien que la curiosité ait gagné pour longtemps quelques lettres de noblesse.

---

<sup>48</sup> II<sup>3</sup>-IIae, q. 166 a. 2 co.

<sup>49</sup> II<sup>3</sup>-IIae, q. 166 a. 2 s. c.

BIBLIOGRAPHIE

*Bibliographie primaire*

- ANONYME, *Le Pelerin veritable*, Paris, L. Febvrier, 1615.
- BELON DU MANS, P., *Observations de plusieurs singularitez et choses memorables*, Paris, Guillaume Cavellat, 1555.
- BOCCAZZI, G., « La curiosité du voyageur au XVI<sup>e</sup> siècle ou l'art d'apprendre et de se parfaire par les voyages », *La Curiosité à la Renaissance*, SFDS, SEDES-CDU, 1986, p. 49-64.
- BOUCHER, J., *Bouquet sacré des plus belles fleurs de la Terre sainte*, éd. M.-C. Gomez-Géraud, Paris, Champion, 2008.
- GODIN, A., « Érasme : ' pia/impia curiositas ' », *La Curiosité à la Renaissance*, SFDES, SEDES-CDU, 1986, p. 25-36.
- LERY, J. (de), *Histoire d'un voyage en la terre de Brésil*, éd. F. Lestringant, Paris, Librairie générale française, 1994.
- LOARTE, G., *Tratatto delle sante Peregrinationi dove s'insegna il modo di farle con molto frutto spirituale*, Venise, D. et G.-B. Guerra, 1575.
- NICOLAY, N. (de), *Dans l'empire de Soliman le magnifique*, éd. M.-C. Gomez-Géraud et S. Yérasimos, Paris, Presses du CNRS, 1989.
- THEVET, A., *Cosmographie du Levant*, éd. F. Lestringant, Genève, Droz, THR n° 203, 1985.
- THEVET, A., *Singularitez de la France antarctique d'André Thevet*, Paris, Maurice de la Porte, 1558.

*Bibliographie secondaire*

- GOMEZ-GERAUD, M.-C., « Le *Bouquet sacré* de Jean Boucher : une poétique du décentrement », *La Renaissance décentrée*, éd. F. Tinguely, Genève, Droz, THR n° 440, 2008, p. 49-59.
- RUSSO, D., *Saint Jérôme en Italie. Etude d'iconographie et de spiritualité religieuse, XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, Rome-Paris, Ecole française de Rome/La Découverte, [Images à l'appui], 2, 1987.
- TINGUELY, F., « Janus en Terre sainte : la figure du pèlerin curieux », *Revue des Sciences Humaines*, 245, 1997.
- ZACHER, C. K., *Curiosity and Pilgrimage. The Literature of Discovery in 14<sup>th</sup> Century England*, Baltimore-London, John Hopkins University Press, 1976.